

RASMATA SWAGADOGO SANKARA et MARIAM SANGARE, (SANKARA).
L'histoire de la première rencontre

COTE D'IVOIRE YAMOUSOUKRO,
PRINTEMPS 2002

Une piste défoncée, une manœuvre trop hasardeuse, nous plantons le 4x4 en suspension sur une ornière.

*Du village isolé que nous avons tout juste dépassé, des jeunes viennent nous prêter main-forte.
Ils parlent de la coupe du monde de foot, ils rient et semblent insouciantes.
D'une seule poussée, le véhicule est libéré.*

*Quand Jean nous présente, à l'annonce de ma profession, ils nous signalent deux femmes malades au village.
Nous allons voir.*

Rasmata Swagadogo tient encore assise, on se demande comment tant elle paraît faible. Je l'interroge, je l'examine.

Pouls rapide, filant, anémiée à l'extrême, elle saigne abondamment depuis une fausse-couche d'il y a un mois et demi... Pas de temps à perdre.

Saïmata, enceinte de sept mois de son neuvième enfant a une esquille de bois plantée dans le pied depuis plusieurs jours, le phlegmon qui en résulte monte déjà jusqu'au genou.

Nous chargeons les femmes et leurs deux filles aînées dans le 4x4.

Je leur ai un peu fait le tableau des actions à entreprendre pour les guérir.

Hôpital pour toutes les deux.

Rasmata est très mal. Il faut l'opérer d'urgence et sans doute la transfuser.

Saïmata devra aussi subir une intervention pour sortir le bout de bois et gratter les chairs infectées...

Elles sont effrayées, elles n'ont pas d'argent pour se faire soigner. Elles commencent par nous indiquer un village et nous font chercher le dispensaire... Perte de temps inutile, l'infirmier, même s'il avait été là n'aurait pas pu suffire... Malgré leurs craintes, nous filons sur Yamoussoukro, la capitale où nous allons découvrir « l'hôpital et son fonctionnement ».



Arrivés vers treize heures, je vais annoncer l'urgence aux sages-femmes qui font la sieste dans un bureau vitré. Il donne sur une salle tout en longueur avec quatre box, une table d'examen plastifiée dans chacun, box vides, et, au sol, directement sur le carrelage du couloir, deux femmes gisent, visiblement jeunes accouchées... Sur le comptoir devant le bureau, nu, gigote un nouveau-né.

Je décris l'état de la femme que j'amène.

« Qu'elle vienne ! » me répond celle des deux sages-femmes qui a daigné relever la tête pour me répondre.

Je proteste : elle ne peut pas marcher, elle est trop faible ! »

Un signe de la main, la femme de ménage qui passait la serpillière un peu plus loin apporte un brancard et le roule avec moi jusqu'à la voiture.

Jean a porté Rasmata hors du véhicule. Une flaque de sang témoigne de sa courte attente sur le sol, il la soulève, elle saigne abondamment, les chiffons qu'elle avait mis en guise de culotte ne retiennent rien.

La sage-femme nous accueille avec une moue de dégoût, elle s'adresse à Mariam, sa fille :

« - T'as pas un pagne ? Ne la mettez pas sur la table comme ça, elle va salir ! »

Puis, elle demande encore, n'osant pas s'adresser à moi, l'Étrangère qui se mêle de quoi ? :

« - Tu as le ticket ? »

« - Quel ticket ?

« - Mais le ticket de consultation ! Je ne l'examine pas si tu n'as pas payé !... »

Première visite à la caisse où il faut chercher l'employé qui fait aussi la sieste. 1500fcfa.

Retour avec le précieux papier.

« Est-ce que tu auras les sous pour la suite ? Un curetage, ce sera 30000fcfa, et puis il y aura les médicaments... »

J'ai envie de lui rentrer dans le lard. Je reste polie.

« Elle aura les sous, faites votre travail. »

Elle me jette un regard courroucé, enfille des gants et se décide enfin à l'examiner.

D'un air grave, elle retire ses gants, les jette et se tourne vers moi, cette fois :

« -Il faut 2000 FCFA !

- Pourquoi ?
- Les gants ! »
- Je ne résiste pas, j'ai compris, si nous voulons faire vite, il faut se taire et payer.

Pour la suite, il faut retourner à la caisse, chercher le « ticket d'intervention » : 5000 FCFA etc...

Revenue derrière le guichet de son bureau, la sage-femme examine les tickets, puis, sans dire un mot, elle gribouille un bout de papier qu'elle jette par le guichet sur le bébé.

« - C'est pour nous ?

- Ben, évidemment, c'est l'ordonnance, cherchez d'abord les médicaments, j'appellerai le docteur après...

Il faut qu'elle soit transfusée, elle ira au bloc tout de suite après... »

Nous avons bien été obligés de suivre l'ordre des « priorités ».

Enfin, en voilà une en « bonne voie », je laisse Mariam avec sa mère et vais enfin rejoindre Jean et Saïmata.

Direction les urgences de chirurgie cette fois.

À l'extérieur, des gens assis sur un banc attendent. La porte est entrebâillée. Je jette un œil.

Un jeune infirmier me fait signe d'entrer.

Il fait un pansement. Trois personnes placées devant la table d'examen me masquent le patient.

Je m'approche et découvre un malheureux bébé d'un peu plus d'un an sans doute, affreusement brûlé, défiguré, tuméfié, vagissant faiblement. Le visage, les deux bras, le thorax, les cuisses...

L'infirmier, calmement, me dit d'installer la femme que j'amène sur une autre table. Je lui fais remarquer qu'elle peut attendre... Un brûlé grave et un phlegmon ?

Il me sourit comme pour s'excuser. Le pansement est terminé, il fait sortir l'enfant et ses parents !!!

Il nous fait entrer et examine Saïmata.

Il rédige une ordonnance de dakin, d'antibiotiques, compresses, bétadine et m'explique qu'il n'a rien de tout pour soigner les gens qui se présentent...

Et le bébé ? Que va-t-il en faire ?

« - je n'ai pas réussi à le perfuser, les parents ne veulent pas l'hospitaliser, il a été éclaboussé par une marmite de sauce-graine qui s'est renversée. Ils n'habitent pas par ici, ils ne veulent pas rester. Je les laisse réfléchir.

« - Mais il va mourir ! Il va se déshydrater à grande vitesse ! Je suis ahurie devant tant de « phlegme ».

Je rejoins Jean, nous cherchons les médicaments et quelques restes de ma pharmacie personnelle qui pourraient être utiles ici, où l'on soigne sans rien...

Nous décidons d'essayer d'intervenir auprès des parents du bébé pour le faire soigner ou transférer, enfin d'essayer de faire quelque chose...

Trop tard ! Quand nous retrouvons les urgences, l'enfant a disparu... Les parents ont décidé de rentrer au village.

C'est ainsi tous les jours, le jeune infirmier hausse les épaules, soupire...

Nous avons retrouvé Saïmata dans une « chambre ». En attendant de voir le chirurgien qui ne se déplacera que le lendemain matin, on lui a attribué un lit. La grande pièce est ouverte sur l'extérieur par une porte-fenêtre d'où l'on voit les familles des malades installées sur l'herbe avec braseros et casseroles. Les personnes hospitalisées ne sont pas nourries, les parents proches sont tous là pour donner les repas et aider aux soins d'hygiène ...

Dans la grande salle commune, six lits en tubes de fer rouillés, des matelas de mousse plastifiés, souvent déchirés, c'est tout.

Hommes, femmes, enfants malades dans la même chambre...

Les deux femmes ont été opérées.

Rasmata a pu regagner son village dès le lendemain.

Saïmata n'a pas voulu rester le soir. Elle était inquiète.

Qui allait s'occuper de son mari et des enfants pour le dîner ?

Il ne saurait même pas où était sa femme quand il rentrerait des champs.

Nous l'avons ramenée au village sous le clair de lune.

L'accueil fut plein d'émotion.

Chacun des hommes assis en cercle autour de nous se leva, un à un, pour nous saluer, nous remercier et nous bénir par Allah.

Le lendemain matin, nous l'avons reconduite à l'hôpital où, cette fois, elle fut traitée.

Mariam nous a accompagnés jusqu'à Abidjan, elle allait retrouver une parente et chercher du travail, une fois de plus.

Parmi ses commentaires :

« _ Nous savions que maman était en train de mourir, mais sans argent, nous ne pouvions rien faire... »

Annick PATTIN

RETRouvailles AU BURKINA FASO

Jeudi 11 Juin 2009



Départ prévu à 9 h 30.

Nous venons compléter le capharnaüm de la gare routière en nous faufilant dans la foule, les paquets, sacs, cartons, volailles, écrasés de chaleur, de moiteur et de poussière.

Barry nous a accompagnées : trois filles partant à l'aventure. Mariam, la petite Noura et moi, seule peau blanche, mais si familière avec tous que je passe inaperçue. Enfin, je le ressens ainsi...

Attente.

Une distraction me surprend.

Une femme et un homme arrivent chargés d'une glacière. Un militaire dégage une petite table près du banc où nous avons réussi à nous réfugier. Il installe les deux compères qui déballet bientôt une cargaison de seringues armées de vaccins et du coton imbibé d'alcool. Vaccination obligatoire pour tous ceux qui n'ont pas leur carnet à jour avec l'anti fièvre jaune et l'anti choléra. Mariam qui a oublié le sien devra y repasser...

Les trois quarts des voyageurs s'y soumettent avec placidité.

Puis l'ambiance vire : grosse pagaille pour charger les bagages. Rien encore à côté de la bousculade pour passer et se diriger vers les deux cars prévus.

Enfin, nous démarrons à 11 heures passées.

Il est prévu que nous atteignons Ouagadougou vendredi vers midi.

De là, Mariam n'a pas su me situer le village d'origine de son père. Née en Côte d'Ivoire, elle n'y est jamais allée. Barry, cousin lointain est originaire d'un village voisin et son frère doit nous accueillir à Ouagadougou, nous conduire chez son oncle « Monsieur le Député ». Après, nous devons filer dans le nord... jusqu'où ? Avec un 4x4 de Monsieur le Tonton député... Bref, j'y vais... Mais je ne sais pas où, ni vraiment comment !!!

En calculant « en gros » nous devrions être à destination samedi dans la soirée...

C'est sans compter sur les aléas d'un voyage dans un pays d'Afrique tourmenté par les remous politiques, l'inconfort et l'insécurité de certains transports réservés au peuple.

Mon plaisir, c'est le partage. Je partagerai donc aussi leurs galères...



Dix sept heures, nous arrivons à **BOUAKE**, zone assiégée par les rebelles.

Pour retrouver un semblant de calme, des règles ont été établies entre les parties... En fait, les rebelles sont maîtres dans leurs zones et rançonnent tout à fait impunément tout ce qui vient du sud... Y compris les voyageurs, compagnies de transport... Enfin, tout ce qui bouge.

Je l'apprends tandis qu'avec les passagers, je descends sans broncher, dépliant mes jambes coincées entre les bagages pour « me dégourdir » entre les cars immobilisés...

Seize heures !!! Seize heures de pause !!

L'arrêt contrôle s'est transformé au fil des heures en quelque chose qui ressemblerait bien à une « prise d'otages ».

Les chauffeurs silencieux reviennent et sans mot dire s'installent dans l'attente, discrètement à l'écart. Personne ne pose de question ! Chacun cherche un endroit pour se reposer ou s'abriter, sur un banc, dans un recoin sous un abri précaire de tôle ondulée. La chaleur ou les trombes d'eau...

Les petits marchands, les petits cireurs de chaussures, les adolescentes qui vendent leur pain, les enfants qui travaillent partout ou mendient à manger... Seize heures d'attente. Personne ne se plaint. Même les petits enfants sont sages !

J'ai fini par trouver un interlocuteur : un actionnaire de la compagnie de car qui fait le voyage avec nous. Il m'a enfin expliqué ce qui se passait. Les militaires rebelles avaient doublé la « taxe-rançon » qu'ils imposaient aux chauffeurs pour nous laisser passer. Pris au dépourvu, ils ont d'abord essayé de négocier. Cela a duré.

Bredouilles, ils ont dû contacter le « patron » à Abidjan. Mais c'était déjà la nuit et avant que celui-ci accepte et envoie de l'argent par western-union...

Dans la nuit, un grand « clash ». Accident au carrefour voisin. Je m'approche, des fois qu'il y aurait des blessés. Je reste infirmière avant tout...

Un peu sonné le jeune chauffeur d'une guimbarde toute rouillée et cabossée appelée « taxi » s'extrait en s'excusant, l'échine déjà courbée. L'autre véhicule : un 4x4 militaire. Le chauffeur sort en se frottant la joue. Pas de blessé. Un des militaires armés qui nous retiennent s'approche du jeune homme en vociférant. Il le roue de coups de la crosse de son fusil. Personne ne bouge. Le jeune homme s'écroule, plié en deux. Je comprends que je ne peux rien et m'en retourne penaude vers mes compagnons de « captivité », la larme à l'œil et le cœur au bord des lèvres...

Je sais qu'il faut être prudente. Ces jeunes militaires, des gamins armés, incultes sont nourris d'orgueil et de violence. La mort peut survenir à tout moment de la réponse ubuesque à une maladresse inconsidérée...

Nous ne sommes repartis que le lendemain, peu après onze heures.

Nous n'avons encore fait que le tiers du trajet pour Ouagadougou.

Aux alentours de minuit, nous passons au Burkina Faso : le « pays des hommes intègres ».

Contrôle d'identité pour tous. Nous vidons les cars. La herse s'écarte. Les cars passent à vide. La file des voyageurs est passée au crible. Chacun va devoir s'acquitter d'un « petit bakchich » pour avoir le droit de rejoindre les cars. Et la petite dame qui essayait de se cacher va payer bien plus cher pour ne pas avoir été vaccinée.

Moi, je suis écartée d'emblée et envoyée vers une cabane où, derrière un guichet, un militaire vérifie longuement mes papiers, note sur son grand cahier :

« - Vous allez où ? » Il traîne. Tout le monde est remonté dans les cars. Il me tend enfin mon passeport :

« - Merci.

- Merci ? C'est tout ? »

Je le toise du regard et lui répond en riant :

« - Vous attendez quoi ? Des sous ! Vous ne trouvez pas que c'est assez, Je paie mon billet, mon passeport, mon visa, je viens au nom de mon association pour essayer d'aider votre peuple et vous, vous mendiez encore !!! » . C'est sorti tout seul, sans préméditation. Les autres ont tous baissé la tête et payé. Je ne peux pas être si docile devant l'injustice.

« - Ah bon ! Vous êtes une ONG ! Passez ! »

Même scène un peu plus tard, deux jeunes armés cette fois de kalachnikov. Pas de contrôle. Juste descendre des cars et passer en file indienne dans un couloir devant les militaires.

« C'est cinq cent, me dit le plus jeune. Enhardie par mon premier essai, je lui fais répéter, feins de ne pas comprendre et lui réplique encore plus arrogante devant Mariam et la file ébahie.

- Laisse passer, c'est une ONG ! » Mot magique on dirait. En Afrique, toute association de bonne volonté s'appelle ONG...

A méditer. Pas d'embrouille avec les ONG, ça peut faire du bruit, peut-être. S'ils savaient que je suis toute petite..., petite, juste avec mon « culot » et mes convictions un peu utopistes...

Vers deux heures du matin, arrêt pour changer la roue arrière qui a éclaté...

Nous arrivons à Ouagadougou à huit heures le samedi matin.

Lam (diminutif de Salam), frère de Barry nous attend depuis la veille. Il nous conduit chez le « vieux » Député à Ouagadougou. Celui-ci nous reçoit chez sa femme à Ouahigouya. Rafraîchissements, douche, ravitaillement. Il nous apprend qu'il reste au moins 435 km pour aller au village de Mariam : Keblo. Il nous accompagnera jusqu'à Bema, son village, dont il est le chef respecté. De Bema, il ne nous restera plus que 35 kilomètres.

Mais il y a aussi d'autres nouvelles.

Une surprise de taille.

Et quitte à plonger dans la vraie vie Africaine... Il m'est donné l'occasion de découvrir le frein des coutumes ancestrales.



Monsieur le Député

Le vieux chef a eu des nouvelles de Keblo.

Mariam n'y est pas bienvenue !!!

Son petit frère a informé l'ancien que le frère aîné du papa de Mariam refuse son retour au village.

Elle y est bannie pour avoir enfreint la loi du clan.

En ne rentrant pas au village après la mort de son père en 2003, en ne se soumettant pas à la volonté du vieil oncle de lui imposer un mariage forcé, en ayant assumé sa vie sans obéir aux lois de l'ancien, pire, en se mariant selon son choix et en étant maman, elle a « offensé », gravement « fauté » et ne peut réparaître sans avoir « réparé » l'affront.

A la stupeur succède la concertation.

Nous avançons cependant et arrivons dans la nuit à Bema où Monsieur le Député est reçu par tout le village et les enfants malgré l'heure tardive. Distribution de bonbons à la lampe tempête, dîner, présentations dans l'obscurité. Des lits de camps sont dressés sous la varangue.

Une bonne nuit sous les étoiles.
Demain, il sera encore temps d'aviser.

Réveil au lever du jour vers 5 heures, en ce dimanche 14 Juin. Toujours pas arrivées à destination.

Tournée de la famille de Barry. Sa maman file la laine... Rencontre avec l'infirmier du village. Nous visiterons le seul dispensaire de la région.

Conseil des hommes du village autour de notre hôte.

Il n'est pas d'accord avec la pratique de la coutume arbitraire qui condamne Mariam aujourd'hui. Cependant, il ne peut intercéder. Il va nous aider à faire accomplir la tradition qui veut une cérémonie arrosée d'un sacrifice sanguinaire et alcoolisé...

Rien à voir avec la pratique religieuse musulmane, ni le Coran.

Il s'agit simplement de la volonté qu'ont les hommes à soumettre les femmes. Celles-ci n'ont aucune autorité reconnue, ni même le choix de leurs vies. L'évolution commence à se faire en ville, mais dans les villages les rites restent très tenaces et les femmes ne sont pas organisées pour réagir. Certaines sont tellement imprégnées de ces lois qu'elles n'ont même pas l'idée de la possibilité de changer. Elles n'imaginent pas d'autre chose.

Mariam voudrait faire bouger ce monde injuste, mais en revenant ainsi, ayant enfreint la loi du clan, elle doit se battre avec discernement.

Elle avait prévu de ramener sa petite sœur Abi (10 ans) pour la soustraire au sort tout tracé par l'aîné des oncles du village qui marie les filles à sa guise. L'affaire ne semble pas « dans la poche ».

Pour l'instant, il nous faut déjà avoir le droit d'arriver !!!





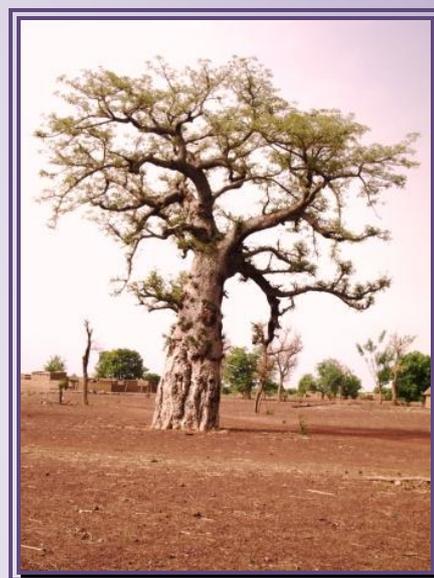
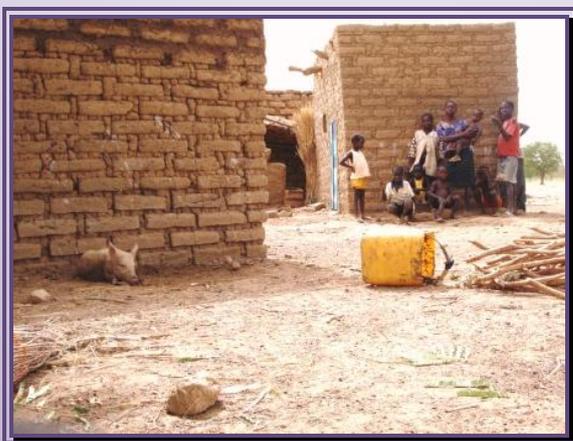
LE PRIX DE L'HONNEUR DE MARIAM.

Protocole oblige...

Un détour parmi d'autres à Kalissa pour acheter le cabri du sacrifice. Un poulet va le rejoindre à l'arrière du véhicule...

Nous voici reparties avec Lam, direction : un village à quelques kilomètres de là. Il s'agit de trouver un vieux sage, habituellement chargé des palabres et négociations en cas conflit. Aujourd'hui, dimanche, il peut refuser la tâche, « jour sans » normalement...

Attente sur une natte à l'ombre, offerts à la curiosité des enfants. Un noble et beau vieillard, tout de bleu vêtu apparaît. Il a accepté. Il nous accompagnera tout le long des démarches et de la « purification » de Mariam.



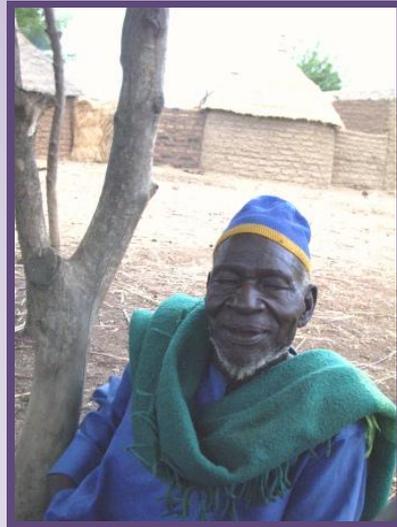
En route vers un autre village, à une vingtaine de kilomètres... J'ai du mal à suivre.

Mariam découvre avec moi. Cette fois, nous nous rendons à Tibli, village où règne une Reine qui régit tous les rites des animistes de la région à laquelle appartient le village de la famille de Mariam.

Là, nous ne sommes pas encore autorisés à nous montrer.

Nous attendrons sous le majestueux baobab, pas trop près pour éviter l'essaim de frelons qui bourdonne au-dessus de nos têtes... La chaleur est torride. Il fait « soif ». Noura est incroyablement patiente. L'attente est longue encore une fois...

Seul, le négociateur va rencontrer le conseil du village et leur Reine, palabrer, revenir en vélo nous rendre compte et annoncer qu'il manque encore un bidon de dolo (bière de mil cuit et fermenté) pour que le sacrifice puisse commencer. Lam envoie un villageois en acheter dans un autre village avec le vélo...



Enfin, il revient. Les offrandes sont au complet. Nous pouvons y aller.
Reçus par la Reine et le Conseil des hommes au grand complet, Mariam s'agenouille et prononce les paroles d'usage en Moré : « - Zaberai-Laafi- Barka - Amina... » Salutations, remerciements et bénédiction, litanie accompagnée de signes, tête baissée et terminée à chaque refrain par une poignée de mains... J'y passe aussi, sourire et décontraction amusée.
Le village entier nous salue. Tout le monde est content... Il y aura à manger pour tous ce soir et à boire pour les hommes et la Reine. Laalebasse passera de l'un à l'autre et il y aura chants et danses.





LA REINE



Pour nous, cela suffit.

Nous prenons congé. Il est près de 17 heures et nous ne sommes toujours pas arrivées. Il reste encore environ cinquante kilomètres. Finalement nous ne retournerons pas à Bema. Malgré l'heure tardive, nous filons vers Keblo emmenant avec nous le négociateur qui doit témoigner pour que le village nous soit ouvert.

Il fait nuit noire depuis longtemps. Les phares du 4x4 transpercent une brousse aride et poussiéreuse. Pas de chemin, il se faufile d'un buisson à l'autre, contournant les ornières, les rares arbres et les pierres...

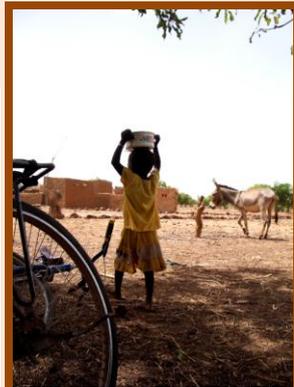
Nous arrivons enfin, vers 23 heures.

Des lampes torche déchirent la nuit. Des chuchotements. Mariam nous entraîne, Noura et moi. Des bras m'encerclent. Une femme m'étreint et m'embrasse longuement. Je comprends sans la reconnaître que c'est Rasmata. L'émotion nous fige un moment. Le temps de m'imprégner de cette chaleur, d'habituer mes yeux, mes sens à toutes ces perceptions nouvelles...

Mariam retrouve tous les siens.

Tard dans la nuit je l'entends parler encore depuis le petit coin, à l'écart, sous les étoiles où j'ai déposé le seul matelas mousse du village qu'Haruna s'est empressé de m'apporter. Mariam s'est installée sur une natte avec Noura, sa mère, ses sœurs et frères dans la minuscule cour de la case de Rasmata.

**UNE BELLE NUIT POUR EFFACER LA
FATIGUE D'UN VOYAGE QUI AURA QUAND
MEME DURE AU MOINS...
84 HEURES !!!**



Réveil vers 5 heures.

Le village commence à s'animer. Les femmes s'agitent de toute part, en silence. Allumer les feux, balayer la cour, le sol sablonneux entre les cases : le village est très propre. Elles font cuire le riz ou la bouillie de mil, douchent les enfants, se douchent (seau d'eau et boîte de conserve)...

Les hommes me paraissent toujours inoccupés. Ils participent assez peu aux tâches du village, mais en discutant avec eux, ils m'apprennent qu'ils sont ainsi oisifs « à cause de la pluie qui ne vient pas. »

Il est vrai que la sécheresse est terrible.

La terre est dure comme de la pierre, couverte de cailloux rouges et d'agglomérats. Ils attendent les torrents de boue qui vont transformer ce désert en terre fertile. Il faudra faire des trous pour retenir l'eau, labourer, semer : mil, haricots blancs, arachides... La récolte en novembre permettra de remplir les greniers presque vides et assurer la pitance du village pour l'année à venir. Mais la pluie a déjà près d'un mois de retard !!!

Le maigre cheptel souffre, les bêtes sont maigres et périssent. Les hommes les déplacent et leur apportent un peu d'eau, matin et soir...

La réalité quotidienne du village, c'est l'attente, dans la fournaise.

Parfois un souffle de vent soulève une poussière brûlante et vous pouvez imaginer être enfermé dans un « séchoir » de coiffeur...

La survie, dans des conditions très difficiles.

Un groupe de femmes part chaque matin chercher l'eau avec deux charrettes tirées par des ânes. Deux barriques de 100 litres, 10 bidons de 20 litres... Un parcours de 12 km chaque jour pour l'eau de tout le village. Une eau terreuse, rousse, chaude, non filtrée que l'on boit directement en la récupérant à l'écuille ou au bout du tuyau...

Pas d'électricité, seul un petit groupe électrogène est utilisé dans les grandes occasions...
L'achat du carburant posant toujours problème, il faut économiser son emploi.
Je découvre avec Mariam et Noura ce quotidien, celui de la tribu et celui de sa famille, plus particulièrement.

Rasmata rentrée au village de feu son mari a dû se soumettre aux coutumes ancestrales animistes. Ayant « déserté » le clan avec son époux et sa famille pour vivre en Côte d'Ivoire de nombreuses années, elle n'est pas autorisée à cultiver un bout de terrain pour elle-même. Tout au plus, pour se nourrir, peut-elle participer aux travaux sur les terres des autres, mais son état de santé ne le lui permet pas toujours. Mariam croyait que son frère aîné, marchand de bœufs, réalisant un commerce confortable, subvenait aux besoins de leur maman et des frères et sœurs. Mais les faits sont autres.

Ici, « l'égoïsme masculin domine et la solidarité n'existe pas. Personne ne se soucie si l'autre a de quoi se nourrir. », constate amèrement Mariam.

Femmes parmi les femmes, les langues se délient...

Mariam qui représente un autre souffle attire les confidences. Et je l'accompagne dans ses découvertes.

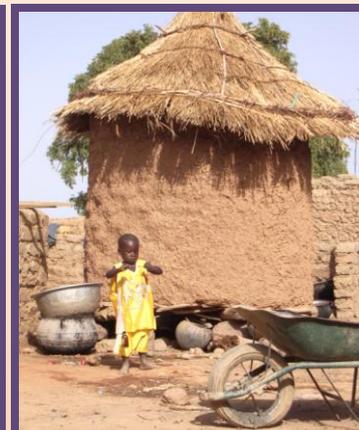
Sa deuxième sœur **FATI** avait un compagnon qu'elle avait choisi et aimait. Elle a eu deux filles avec lui. Mais quand le grand frère du papa l'a décidé, il l'a obligée à se marier avec un autre. Son compagnon est parti vivre ailleurs en emmenant leurs deux enfants qu'elle n'a jamais revus.

Elle vit au zaka voisin. Son mari est mauvais avec elle ; Un peu « fou », il la bat et lui a déjà fait un bébé, le petit garçon qui est accroché à son dos. Il ne la nourrit pas, elle n'a même pas une natte pour dormir et doit venir chez sa mère pour manger.

Fati est belle, mais maigre et triste. Elle n'a que 25 ans mais est déjà « usée ».

Elle n'a qu'un rêve : s'enfuir avec son bébé avant que son mari ne lui en fasse un autre ou ne la tue...

Retrouver son compagnon et ses filles... Là, ce serait encore plus beau. Mais elle ne va pas si loin. Sauver sa peau et s'assumer comme sa sœur l'a fait autrefois en travaillant comme employée chez des riches, en ville. Mariam et Barry sont prêts à l'accueillir si un jour... elle arrive à s'enfuir...



« Une zaka est un ensemble clos de cases, plus ou moins nombreuses suivant l'importance de la famille. Lorsque le chef a plusieurs femmes, chacune d'elles dispose de ses propres cases, cuisine et grenier. Les fils de moins de 10 ans et les filles jusqu'au mariage vivent avec leur mère... Dans certains lignages, les fils mariés restent dans la concession familiale. De nouvelles cases se rajoutent alors autour de cours secondaires, communiquant avec la cour principale... »

« ... Circulaires, avec un toit de paille en forme de cône, les cases ne mesurent guère plus de 3 m de diamètre. Les murs sont construits de briques de terre séchée, recouverte d'un crépi de terre, mélangé à de la paille et de la bouse de vache. Celle du chef, en revanche est de forme carrée. Le tout, disposé en rond, est relié par des murs de banco ou des palissades de branches ou de feuilles tressées. Dans la cour s'élèvent des greniers en banco de formes diverses (circulaire, cubiques ou en forme d'amphores), la bergerie, le poulailler, les coins cuisines et coins toilettes... A l'extérieur, on trouve d'autres greniers de vannerie sur pilotis, également surmontés de toits coniques pour stocker le mil, le sorgho, l'arachide, etc... Le plus bel arbre est réservé au repos et aux discussions. Dans les cases, l'ameublement se réduit souvent à de simples nattes pour dormir, à des paniers et à des canaris (jarres de terre cuite pour ranger les vêtements et petits objets). ... Chez les familles musulmanes, un simple cercle de pierre remplace la mosquée, trop éloignée. » (extraits du guide du routard).

Nous sommes en pays Mossi. Ethnie Peul Mossi

Nous sommes atterrées des récits des souffrances endurées par les femmes... La visite des autres femmes de la famille à la « concession » voisine, nous attriste et nous révolte un peu plus.

L'une, femme d'un frère du papa de Mariam a été abandonnée avec 4 enfants. Une de ses filles est malade chronique. « Intolérance au sel ? ». « - Elle gonfle de partout si elle mange un plat salé et étouffe ». Mais elle n'a jamais vu de médecin, faute de moyens...

L'autre a été laissée avec 7 enfants. Les hommes sont partis prendre femme ailleurs et continuer à faire des enfants. Peu importe s'il en meurt derrière eux...

« Eduquer les femmes pour éduquer les peuples » (d'après un dicton africain) et aux femmes d'éduquer les garçons pour leur apprendre le respect de leurs existences. Il y a un grand chemin à parcourir... Ici, les femmes sont encore souvent considérées comme des « femelles reproductrices ». Combien de générations encore avant que ces ségrégations archaïques ne s'estompent pour enfin disparaître? Infernal! Décourageant et infernal! Tant d'injustice à combattre ! Avons-nous le droit de fermer les yeux et de baisser les bras ? Simplement, par notre état de citoyen du monde, témoins de toutes les plaies qui nous enlaidissent et pourrissent notre mère terre, pouvons-nous nous recroqueviller dans nos petits univers et ne rien tenter ?

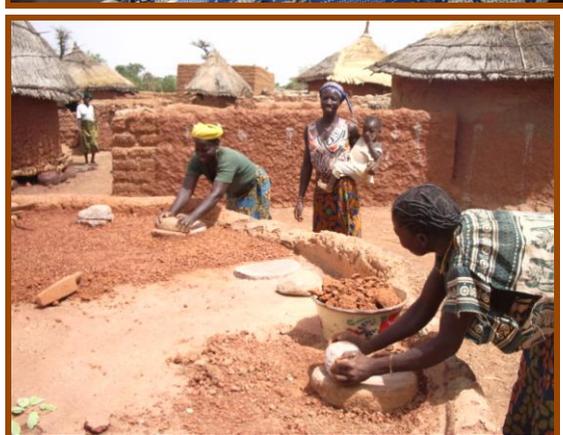
C'est pourtant la joie qui va fuser autour de nous.

Nous allons visiter le fameux : « ancien », oncle de Mariam, Amade, chef du clan par qui toutes les décisions passent. Farouchement accroché aux devoirs de la tradition, même après avoir vu Fati échapper de justesse à la mort, violente par son mari, il ne reviendra pas sur sa décision arbitraire. Il ne cautionne pas l'attitude du mari qu'il a imposé, mais, prisonnier de son orgueil et de ses croyances, il ne fera rien pour la sauver.

Mariam va donc lui présenter ses « respects » et salutations, s'assurer de son « absolution ». Je l'accompagne. Et « rebelote » la litanie des salutations, sourire crispé de notre part. Agir avec finesse pour ne pas provoquer...

Le vieux me remercie au nom de la tribu pour avoir sauvé Rasmata autrefois et ramené Mariam, la « brebis galeuse » au sein de sa famille. La « cérémonie » dure, avec moult répétitions et louanges. Nous voici maintenant des héroïnes.

Après cet entretien, tous les villageois vont défiler au cours de nos trois jours de séjour pour me bénir et me remercier. Les cadeaux arrivent de toutes parts. Une grande fête se prépare en notre honneur. Seuls les poulets ne sont pas à la joie, j'en reçois ... de quoi monter un gros poulailler... mais ils vont tous passer à la casserole. Le vieux chef lui-même m'apporte une pintade, désolé que Mariam ait refusé l'argent qu'il nous offrait.





Amade, chef du clan

Dès le matin, Haruna, petit frère de Mariam prépare les réjouissances avec quelques jeunes du village.

Et je les observe, avachie avec les femmes et les enfants sous l'arbre et le petit abri de branches un peu à l'écart du village. Plein cagnard. Mariam est repartie prier.

Il fait si chaud que je n'arrive pas à me remuer. Je passe d'une natte à un coussin en suivant l'ombre qui tourne.

Anachronisme dans ce village où il n'y a ni eau ni électricité, seulement quelques vélos et mobylettes pour rappeler l'époque... : Ils installent une sono complète et très bruyante, les fils pendent, des ampoules sont fixées aux toits des cases les plus proches du lieu choisi pour la fête. Je profite du groupe électrogène pour recharger mes piles d'appareil photo.

Les femmes se mettent à la cuisson du riz au gras qui sera distribué à tous. Un mouton et des poulets ont été tués. Ils grillent pour notre bonheur à tous.

Les danseurs et musiciens arrivent.

Les femmes vont « se faire belles » et se parent de leurs plus beaux atours.

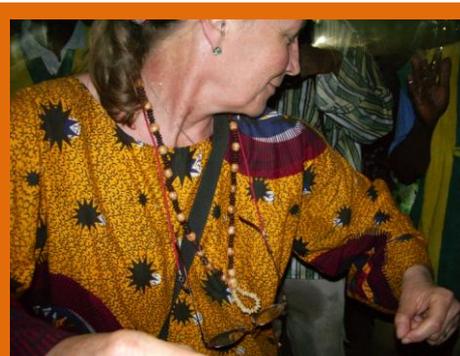
Le groupe dont ils ont loué les services arrive vers 18 heures après avoir marché dans la savane depuis Bema !!! Je ne comprends pas tout... Ils s'en retourneront après la fête de la même façon.

Déjà échauffés par quelques boissons alcoolisées, l'ambiance est dès le départ très « rythmée » et soutenue.

Chants et danses traditionnels. Tous les villages des alentours ont été conviés. Envahissante, la musique répétitive à l'infini nous met tous dans une espèce de transe. Le délire joyeux est à son comble quand je me joins à eux, me laissant aller au plaisir de balancer en cadence et d'onduler dans les sons...



Sous le plus bel arbre... les garçons installent la sono





Une ovation nous est faite. Cependant, nous nous retirons vers le village. Il doit être une ou deux heures du matin, je cherche un refuge discret à l'ombre de la nuit et un peu distant des vibrations sonores. Mon matelas déposé près du foyer éteint de la belle-sœur de Mariam, j'écoute la joie et je me plonge dans les étoiles si proches... Mariam s'est allongée près de moi, avec Noura sur une natte. Mon cœur bat avec le monde, le cosmos et tous ces frères et sœurs. Tous, comme moi, comme nous, dans cette comédie tragi-comique de nos existences aveugles. Entre la tristesse et la joie, la nostalgie et l'espoir, seuls les effluves d'amour m'apaisent.

Vers 4 heures, les derniers bruits s'estompent...

Des ombres, des froissements de tissus, des chuchotements me sortent de mes songes. Les unes, les uns après les autres, les derniers à partir viennent encore dans ma retraite, me saluer, me bénir et me recommander à Dieu...

Le vent s'est levé soulevant un nuage de sable piquant. Mariam part s'abriter avec Noura dans la case surchauffée de son frère. Je reste et couvre mon visage de mon drap de soie...

Une autre jeune femme est allongée avec son bébé nu près de moi, dans l'innocence et la grâce d'un sommeil d'ange.



Deuxième matin, cinq heures trente.

Le jour écarte les ombres. Un feu commence à crépiter près de moi. La jeune belle-sœur de Mariam fait chauffer une eau rougeoyante...

Après ma douche, hommes, femmes, enfants viennent me saluer, m'entourent et discutent avec moi.

Les charrettes chargées de la précieuse eau sont arrivées.

La « sage-femme » me rend visite. Elle m'apporte des kilos d'arachides et un poulet... La conversation porte sur l'eau et les maladies qu'elle transmet. Chacun semble savoir qu'il faudrait au moins filtrer l'eau. D'ailleurs, ils ont eu un filtre qu'ils m'apportent. Hors d'usage, il n'a jamais été réellement utilisé ni remplacé. Ils me décrivent les maladies dont ils souffrent. Affolant à notre époque ! Premier centre de santé à douze kilomètres.

La sage-femme me montre des documents qui lui ont été remis par les services officiels de santé et de prévention. J'y retrouve tous les maux qu'ils me décrivent : maladie de Kwashiorkor, la dracunculose (vers de Guinée), le marasme... La polio est éradiquée semble-t-il, chacun est vacciné. On ne cite pas la tuberculose, le sida, le paludisme, la drépanocytose, j'en passe et des meilleures... bien présents en tous cas. Ce sont des fiches éducatives avec dessins et schémas, je trouve l'outil intéressant et demande si une information est faite dans les écoles. Personne ne sait me répondre.

Justement, j'avais prévu de visiter avec Mariam et son frère Haruna l'école primaire toute proche, située à 50 mètres du village, à Barma. Tous les enfants n'y vont pas. Les parents ne sont pas convaincus de l'utilité de la scolarisation et, plus préoccupés par les besoins de subsistance, ils ne font pas pression pour que les enfants s'y rendent assidûment. C'est pendant le court parcours qu'Haruna m'apprend que la sage-femme, très dévouée au domicile, n'a aucune connaissance médicale et ne sait ni lire ni écrire... Elle perpétue la tradition et fait de son mieux, assistant les femmes de son savoir ancestral. Mais impuissante en cas de problème...



Nuages d'espoir...

L'école.

J'ai tout d'abord la surprise d'y découvrir un puits. Il est creusé à plus de 100 mètres de profondeur. Equipé d'une pompe manuelle, il fournit uniquement l'eau à l'école. C'est ainsi. Il n'y a pas à discuter. Les villages voisins vont chercher l'eau à 6 kilomètres.

Trop peu d'eau pour disperser et partager.

Un grand bâtiment tout en longueur. Trois classes doubles. Deux cents cinquante élèves. Trois maîtres. Chaque classe est équipée de deux tableaux, un sur chaque mur de largeur.

La moitié des élèves regarde dans un sens, l'autre dans l'autre sens.

109 élèves dans la classe de CP1/CP2, 77 élèves dans la classe de CE/CE, 64 dans celle de CM1/CM2. Cours de 7h30 à 12h30, puis de 15h à 17h. Foot après 17h.

L'état paye les fournitures scolaires et un budget annuel est donné à l'école pour un stock de nourriture (riz, huile, haricots). Trop juste chaque année. Un mois avant la fin de l'année scolaire, les enfants sont renvoyés chez eux pour le repas...

Réserves vides.

Des instituteurs jeunes, très motivés... et, je trouve, très courageux. Des résultats encourageants : 20 reçus sur les 32 enfants présentés au CEPE (Certificat d'études primaires), mais trop peu de moyens...

Dans ces villages où les parents ne sont jamais allés à l'école, les enfants seuls pourront transmettre aux parents les rudiments d'éducation sanitaire et l'idée que l'éducation scolaire a une utilité... Je montre les documents apportés par la sage-femme et suggère qu'elle les confie à l'instituteur des CM pour informer leurs élèves... A suivre.

Mercredi 17 Juin.

La pluie n'est pas venue malgré les lourds nuages d'hier soir, les nombreux éclairs qui ont zébré le ciel et le tonnerre qui grondait au lointain. La nuit était de nouveau merveilleusement étoilée et sans un voile.

L'espoir de l'eau va les tenailler encore...

Quelques soins : plaies infectées, maladies de peau, mais il faudrait des traitements appropriés et voir un médecin... Les bobos, ça va, mais tout le reste ?

Deux coups de pouce au nom de Les yeux Ouverts avant mon départ.

J'ai discuté avec **Souleymane**, le jeune frère de Mariam. Il a dix huit ans. Il a arrêté sa scolarité en fin de quatrième par manque de moyens financiers.

Il aimerait reprendre, mais les frais pour aller au collège, éloigné du domicile, à Kalsaka (le bourg le plus proche), sont augmentés de la nécessité de se nourrir sur place. Je fais les comptes avec lui. Pour une année d'étude, il lui faudrait 93 € et il aurait besoin d'un vélo. J'avance 60 €, avec l'espoir de lui trouver un parrain ou une marraine pour l'accompagner dans son projet. Aux dernières nouvelles, hier, 15 septembre 2009, il est inscrit au collège et va rentrer en cours en octobre.

Pour Fati, je donne 45 € qui, à distance de notre visite, vont lui permettre de s'enfuir avec son bébé et de rejoindre Mariam à Abidjan.

Nous repartons avec ABI



Dans la gare routière de BOBO DIALOUSSA, Abi découvre et observe... en silence... Monde étranger, langue étrangère, agitation, l'avenir nous dira si l'initiative de Mariam te rendra heureuse... Tu as dit « oui » tout de suite quand elle t'a fait la proposition... Oui pour la liberté de choisir ton destin... Mais te voilà dans l'inconnu et la lutte quotidienne pour te « prendre en mains... » commence. Courage petite ABI, espérons qu'une marraine ou un parrain pourra t'accompagner dans ton chemin...



Nous repartons à 14 heures, récupérées par Lam, Monsieur le Député et le 4x4.

Mariam a réussi à convaincre Rasmata, nous avons obtenu l'autorisation du vieux chef Amade et nous emmenons avec nous la petite sœur de Mariam, Abi, 10 ans.

Elle s'échappe vers un autre destin.

C'est sa première sortie hors du village depuis que, bébé, elle y est arrivée avec sa maman en 2003.

Ouagadougou, nous retrouvons le frère aîné de Mariam, marchand de bovins que nous n'avions pas encore rencontré. Il nous offre un dîner rapide dans un petit resto. Le temps de faire un peu connaissance. Mariam n'ose pas lui reprocher ce qu'elle a sur le cœur.

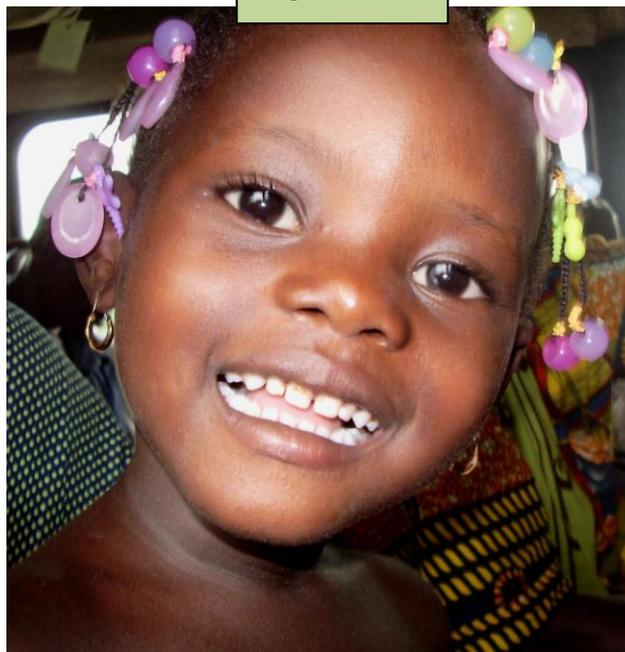
Nous prenons un car de luxe, TVC, pas plus cher que les autres, climatisé, jusqu'à BOBO DIALOUSSA où nous changerons de car, après un repos en salle d'attente de 3 à 8 heures du matin.

A Bouaké vers 16 heures, aucun problème cette fois.

Nous changeons de véhicule et nous optons pour un mini bus dont le chauffeur nous promet l'arrivée à 20 heures. Discussion. Le « patron » a vendu plusieurs fois les mêmes places, et Mariam se retrouve à l'arrière avec les deux petites, Noura juchée sur ses genoux et Abi assise sur des sacs... Il nous rembourse la place d'Abi en grommelant. Nous arrivons enfin à Abobo, quartier de Mariam, Barry nous attend. Il est 23 heures...

Seulement 33 heures de voyage, cette fois.

Dans le car



Merveilleuse compagne de voyage, Noura, deux ans et demi a illuminé tout ce périple de ses rires et ses facéties. Partout à l'aise, à aucun moment dépaysée ou grincheuse, elle illustre l'aisance et la joie de vivre spontanée que l'on aimerait voir chez tous les enfants du monde...